

HOMÉLIE 22

«Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels avec une respectueuse crainte, dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ; ne les servez pas seulement quand ils vous voient, comme cherchant à plaire aux hommes; mais montrez-vous plutôt les serviteurs du Christ, faisant la volonté de Dieu du fond de l'âme, avec une pleine spontanéité, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes; sachant que, dès que quelqu'un a fait du bien, il en recevra de Dieu la récompense, qu'il soit esclave d'ailleurs ou qu'il soit libre.»

1. Ce n'est donc pas seulement le mari, la femme, les enfants, ce sont aussi les domestiques qui concourent par leur vertu à faire subsister et prospérer une maison. Voilà pourquoi le bienheureux Paul se garde bien d'oublier cet élément de la famille; mais il n'y vient qu'en terminant, parce que tel est l'ordre même. Il s'étend sur la question des serviteurs, il y porte beaucoup plus d'attention qu'à celle des enfants, il ne fait pas aux premiers une promesse pour la vie présente, il les élève à la pensée de l'avenir. «Vous savez, leur dit-il, que le bien ou le mal que chacun aura fait, le Seigneur lui en tiendra compte.» Il leur enseigne déjà la philosophie céleste. Quoiqu'ils soient au-dessous des enfants par l'autorité, leur élévation morale est plus grande. «Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels.» Dès l'abord il relève leur âme abattue par la douleur, dès l'abord il la console. Ne vous affligez pas, semble-t-il leur dire, de ce vous êtes moins que la femme et les enfants. Il n'y a là que le nom de servitude; la domination est une chose matérielle et de peu de durée; ce qui est selon la chair n'a pas de consistance. «Avec crainte et tremblement,» dit le texte. Paul n'exige donc pas de la femme et des serviteurs le même genre de crainte. D'une part, il a posé ce simple précepte : «Que la femme craigne son mari;» il le renouvelle maintenant d'une manière plus forte : «Avec crainte et tremblement.» Il ajoute : «Dans la simplicité de votre cœur, comme au Christ;» recommandation sur laquelle il revient sans cesse. – Que dites-vous, ô bienheureux Paul ? mais c'est un frère, il a les mêmes droits, il fait partie du même corps, et non seulement il est le frère de son maître, il l'est encore du Fils de Dieu; il nous est égal en toute chose, et vous dites : «Obéissez à vos maîtres temporels avec crainte et tremblement ?» – Et c'est pour cela même que je le dis, nous répond-il. Si j'ordonne aux personnes libres de se témoigner une mutuelle sujétion en vue de Dieu, ainsi que vous l'avez lu plus haut : «Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Dieu.» (Ep 5,21) si j'ordonne à la femme de craindre son mari, bien qu'elle ait un même rang d'honneur, à bien plus forte raison dois-je imposer ce devoir au serviteur. Ce n'est pas de la dégradation, c'est de la première noblesse, de savoir s'abaisser, se tenir dans la réserve-et céder à son prochain. On voit des personnes libres en servir d'autres avec beaucoup de crainte et de tremblement.

Il exige aussi la simplicité du cœur; et c'est une belle parole : on peut servir avec crainte et tremblement, mais sans bienveillance aucune, par pure nécessité. Tous les méfaits dont les serviteurs se rendent coupables envers leurs maîtres sont loin d'être connus. Il coupe court à cette perversité quand il s'exprime de la sorte : «Dans la simplicité de votre cœur, comme au Seigneur lui-même. Ne les servez pas seulement quand ils vous voient, comme cherchant à plaire aux hommes; mais montrez-vous plutôt les serviteurs du Christ, faisant la volonté de Dieu du fond de l'âme, avec une pleine spontanéité, comme si vous serviez le Seigneur, et non les hommes.» Voyez comme il a besoin de s'étendre pour implanter ce sentiment de vertu : «Avec bienveillance et spontanéité, du fond de l'âme.» Il n'est pas rare de rencontrer des serviteurs qui satisfont à cette partie du précepte : «Avec crainte et tremblement;» à cela contribuent beaucoup les menaces du maître. Faites mieux, dit l'Apôtre, servez comme étant le serviteur du Christ, et non celui de l'homme; que ce soit une bonne œuvre à vous, et non le résultat de la nécessité. – Il est aisé de reconnaître ici le conseil donné par le Sauveur lui-même à celui qui se trouve insulté, conseil qui tend, comme on le voit dans la suite, à lui faire embrasser comme une œuvre de bien et de libre arbitre ce dont il a souffert. Celui qui frappe quelqu'un à la joue n'est pas sans doute poussé par le désir de la victime, mais uniquement par sa propre méchanceté; aussi qu'est-il dit ? «Présentez lui l'autre;» (Mt 5,39) et vous montrerez par là que vous n'avez pas reçu cette insulte malgré vous. En recevant un nouveau soufflet, il fait son bien de l'injure qu'il a déjà subie et dans laquelle sa volonté n'était pour rien, il ajoute un mérite de plus à celui de la patience. Cela pourrait être jugé de la témérité; mais ceci est d'une admirable philosophie. Votre résignation a montré que vous avez de même supporté votre sort avec une philosophie réelle; prouvez de plus que vous subissez volontairement la servitude, et que vous ne vous proposez pas de

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

plaire aux hommes. Avoir ce dernier but, ce n'est pas être le serviteur du Christ : le serviteur du Christ ne cherche pu à plaire aux hommes. Peut-on avoir ce désir quand on est engagé dans ce service, ou bien s'acquitter de ce service quand on éprouve ce désir ? «Du fond de l'âme,» servant avec bonne volonté, Il dit avec beaucoup de raison l'Apôtre. En effet, on peut servir avec droiture et simplicité, sans fraude, en faisant juste ce qu'on doit, mais non de toutes ses forces; c'est pour cela qu'il demande aussi l'ardeur et la spontanéité, au lieu de la réserve et de la contrainte. Si vous servez de cette façon, de votre propre mouvement, avec bienveillance, du fond de l'âme, pour le Christ, votre vie n'est pas une servitude; ou, si c'est une servitude, Paul, l'homme libre par excellence, la subissait aussi, lui qui s'écriait : «Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, nous prêchons le Christ Jésus notre Seigneur; et quand à nous-mêmes, nous sommes vos serviteurs par amour pour Jésus.» (II Cor 4,5)

2. Voyez comme il enlève à votre servitude tout caractère d'abaissement. Tel un homme à qui l'on aurait pris de son argent, s'il en donne encore davantage à celui qui le lui a ravi, ne passera pas pour une dupe, et sera plutôt regardé comme un être noble et généreux, non par les pervers sans doute, mais par ceux qui savent faire le bien, et rejettera la honte avec ses dons sur le spoliateur, loin d'en être atteint lui-même, quoique spolié : tel aussi le serviteur nous apparaît un être magnanime, quand l'âme déborde la position; montrant qu'il ne se sent pas victime d'une rapine, il rejette de même la honte sur autrui. Servons donc nos maîtres, par rapport au Christ, «n'ignorant pas que chacun recevra du Maître suprême la rémunération du bien qu'il aura fait, esclave ou libre.» Il est à présumer que beaucoup de maîtres plongés dans l'infidélité ne comprenaient guère cette honte, et que les serviteurs n'étaient pas récompensés de leur généreuse obéissance : voyez comme il les a consolés en leur montrant la récompense plus haut, en leur en donnant la pleine assurance. De même que ceux qui reçoivent un bienfait, s'ils négligent le devoir de la reconnaissance, donnent Dieu pour caution à leur bienfaiteur; de même vos maîtres, s'ils ne vous récompensent pas des services que vous leur rendez, vous récompensent d'une manière plus magnifique en constituant Dieu votre débiteur. «Et vous, maîtres, faites la même chose envers eux.» La même chose, quoi donc ? Servez-les avec bienveillance. Le verbe servir, quoique non exprimé, est virtuellement renfermé dans ce précepte; car les maîtres aussi doivent servir. Que ce ne soit pas comme pour plaire aux hommes; la crainte et le tremblement ne se justifient qu'à l'égard de Dieu : il ne faut pas qu'il puisse vous accuser de négligence envers vos serviteurs.

«Laisant de côté les menaces.» Ne soyez pas durs, ne soyez pas sans entrailles. «Sachant que vous avez un commun Maître dans les cieux.» (Mt 7,2; 18,32) Dieu ! quelle parole significative ! Comme il agit sur eux par la terreur ! Cela revient à dire : On vous appliquera la mesure que vous aurez appliquée vous-même aux autres. Faites qu'on ne vous dise pas : «Mauvais serviteur, je vous ai remis toute la dette.» Souvenez-vous aussi que «Dieu ne fait pas acception de personnes.» Ne vous imaginez pas que l'injustice commise à l'égard d'un serviteur, vous sera par la même pardonnée. Sans doute les lois humaines savent faire de pareilles distinctions, parce que ce sont des lois humaines; mais la loi de notre commun Seigneur n'en fait aucune, parce que sa bonté s'étend également à tous, donne à tous les mêmes biens. Si quelqu'un me demande d'où vient la servitude, et pour quelle raison elle s'est introduite au sein de l'humanité, question du reste que beaucoup font volontiers et désireraient ardemment voir résoudre, je vous le dirai : La servitude est née de la cupidité, d'une cupidité jalouse et dévorante. Noé n'avait pas de serviteur, Abel et Seth n'en avaient pas eu, ni ceux qui vinrent ensuite. Elle est un effet du péché, de la révolte envers les parents. Les enfants ne doivent pas ignorer que leur ingratitude les rend dignes de tomber dans l'esclavage. Le fils ingrat perd son rang, se dépouille de sa noblesse; il n'est plus fils dès qu'il outrage son père. Si telle est la pure vérité, celui qui outrage notre Père par excellence, pourrait-il encore être son enfant ? Celui-là surtout perd sa noblesse, il foule aux pieds la nature elle-même. Puis vinrent les guerres, qui firent des captifs. – Mais Abraham eut des esclaves, m'objectera-t-on. – Vous oubliez qu'il ne les traita pas comme des esclaves.

Examinez de quelle façon Paul adapte tout à la tête : la femme d'abord, que vous devez aimer; les enfants ensuite, qu'il faut élever dans la discipline et la science du Seigneur; les serviteurs enfin, «sachant que votre commun Maître est dans les cieux.» Et vous aussi, semble-t-il dire, étant également des serviteurs, soyez pleins de compassion et d'indulgence. – Si vous le voulez bien, nous dirons au sujet des serviteurs ce que nous disions naguère au sujet des enfants : formez-les à la pratique de la piété, et tout le reste viendra sans peine. Aujourd'hui, quand on se rend au théâtre, quand on se rend aux bains, on traîne après soi tous ses domestiques : s'agit-il d'aller à l'église, plus rien de pareil, on ne les oblige nullement à venir assister aux divins mystères et recueillir la parole de Dieu. Et comment le serviteur nous

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

écouterait-il, alors que le maître s'occupe d'autre chose ? Avez-vous acquis un esclave, imposez-lui d'abord ses devoirs religieux, puis la douceur envers ses semblables, en un mot l'amour de la vertu. La maison de chacun est une petite cité, le chef de famille en est le prince. Cela se voit clairement dans la maison des riches, dont les vastes possessions exigent de nombreux procureurs, une sorte de hiérarchie gouvernementale; mais je prétends que la maison pleine des pauvres est une cité. En effet, il y a là une subordination véritable : ainsi, le mari commande à la femme, la femme à quelques serviteurs, les serviteurs à leurs femmes respectives, les pères et les mères aux enfants. Le chef ne vous apparaît-il pas comme un monarque, ayant des princes sous ses ordres, et chargé de pourvoir au bien comme à l'administration de toute la cité ? Celui qui sait faire mouvoir ce petit monde, choisit avec discernement ceux qui doivent commander au-dessous de lui, met en lumière les aptitudes de chacun. La femme est donc une autre personnification royale dans la maison, moins le diadème; le choix étant bien fait sous ce rapport, tout sera parfaitement ordonné. «Du reste, mes frères, soyez fermes dans le Seigneur.» C'est l'exhortation par laquelle il conclut ordinairement son discours.

3. N'avais-je pas raison de vous dire en commençant que chaque famille est une armée complète ? Après avoir constitué tous les commandements, Paul arme cette troupe et la mène au combat. Si personne n'usurpe l'autorité d'un autre, si chacun garde son rang, les choses tourneront à bien. «Fortifiez-vous dans le Seigneur et sur la base de sa puissance,» fixant en lui votre espoir, vous appuyant sur son secours. Comme l'Apôtre vient de rappeler et d'imposer beaucoup de préceptes, il ajoute à la fin : Ne vous laissez pas aller à la crainte, jetez votre espérance dans le Seigneur, et lui-même vous rendra tout facile. «Revêtez-vous de la divine armure, pour que vous puissiez tenir contre les embûches du démon.» Ce n'est pas précisément contre les attaques ou les assauts, c'est «contre les embûches,» car l'ennemi ne nous attaque pas d'une manière directe, à front découvert; il procède par la ruse. C'est sa méthode à lui. On procède de la sorte pour tromper, on dresse le piège pour prendre quelqu'un : cela se pratique dans les arts et les discours, dans les affaires et les luttes; partout des gens qui cherchent à nous leurrer. Voici ce que je veux dire : Le démon ne nous proposera jamais ouvertement de commettre un péché, l'idolâtrie par exemple; il s'y prend d'une autre façon, il cache sa manœuvre, afin de nous persuader eu nous faisant illusion. Déjà l'Apôtre a mis en garde ses soldats contre ce danger, en les rendant vigilants et sobres, en leur enseignant qu'ils avaient à combattre contre un adversaire expérimenté, qui ne dévoilait pas son jeu dans la guerre, plein de ruses et de détours. Il tient ses disciples en éveil en leur montrant d'abord les artifices de l'ennemi, puis son caractère et la multitude dont il dispose. Ne voulant pas décourager les soldats qui marchent à sa suite, désirant plutôt les animer et les soutenir, il démasque en quelque sorte l'ennemi, pour les disposer à la vigilance. S'il avait mis fin à son discours après avoir simplement énuméré les forces qu'ils ont à combattre, il les eût jetés dans l'abattement; mais, en leur faisant voir par ce qui précède et par ce qui suit qu'on peut aussi surprendre cet adversaire, il parvient à les encourager.

Il est bon cependant que les forces, ennemies nous soient connues, afin que nous soyons mieux sur nos gardes. «En effet, nous n'avons pas à lutter, poursuit l'Apôtre, contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances, contre les esprits qui gouvernent ce monde de ténèbres, contre ces intelligences perverses répandues dans les airs.» Après les avoir excités par le genre de la lutte, il les anime encore par la vue des palmes qui leur sont réservées. Comment ? Il leur a montré combien les ennemis sont terribles, il leur fait entendre maintenant combien sont précieux les avantages dont ils veulent nous priver. Quels sont ces avantages ? La lutte est engagée dans les régions supérieures : nous combattons, non pour des biens ou des honneurs temporels, mais pour n'être pas réduits en servitude. Aucune trêve donc dans de pareilles hostilités. L'acharnement est d'autant plus implacable que l'objet de la lutte est plus grand. Ces mots : dans les régions supérieures, sont pour ces mots : il s'agit des choses célestes. Les ennemis combattent non pour remporter la victoire, mais pour nous dépouiller. Ils semblent nous dire : voici l'enjeu du combat. Le mot *dans* est mis à la place du mot *pour* et de ces mots à *propos de*. Vous le voyez donc, la puissance de l'ennemi nous est une leçon de vigilance, dès que nous savons la grandeur des choses pour lesquelles nous combattons et la suprême importance de la victoire : il s'agit pour nous de gagner ou de perdre le ciel. Quelles sont ces principautés et ces puissances dont il est ici question, ces esprits qui gouvernent ce monde de ténèbres ? De quelles ténèbres veut-il parler ? des ténèbres matérielles ? Nullement, mais des ténèbres de l'iniquité. «Nous étions auparavant dans les ténèbres,» disait-il plus haut, (Ep 5,8) désignant par ce nom la perversité qui règne dans la vie présente. Elle n'existera plus ultérieurement, ni dans la patrie céleste, ni

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

dans le siècle futur. S'il attribue à ces esprits le gouvernement du monde, ce n'est pas qu'ils en soient les maîtres absolus, c'est parce qu'ils sont les promoteurs des œuvres iniques.

Par ce monde, l'Écriture exprime souvent de telles œuvres; de même lorsque le Christ a dit : «Vous n'êtes pas de ce monde, comme je ne suis pas non plus de ce monde.» (Jn 17,14) N'étaient-ils pas de ce monde en réalité ? n'avaient-ils pas une chair mortelle ? n'est-ce pas sur la terre qu'ils habitaient ? Le Sauveur a dit encore : «Le monde me hait; mais il ne peut pas avoir pour vous de la haine.» (Jn 7,7) Toujours la même signification. Peut-être faudrait-il entendre ainsi hommes pervers, car c'est en eux surtout que règnent les démons. «Contre les esprits de malice répandus dans les airs.» Il parle des principautés et des puissances, et dans les cieux se trouvent aussi les trônes, les dominations, les principautés et les puissances. «C'est pourquoi prenez les armes de Dieu, pour que vous puissiez au jour mauvais résister avec force, et vous montrer parfait dans toutes vos œuvres.» Le jour mauvais, c'est la vie présente, que Paul appelle aussi le siècle corrompu, à cause des iniquités qui s'y commettent. Il nous recommande donc d'être toujours armés, et puis de tout accomplir avec perfection, c'est-à-dire, de fouler à nos pieds les vices, la concupiscence, tout ce qui peut faire notre malheur. Il n'exige pas seulement l'action, il veut encore la perfection : ce n'est pas assez de renverser les obstacles, il faut se tenir debout après les avoir renversés, car beaucoup sont tombés quand ils venaient de remporter une première victoire. «Accomplissant tout;» non point une chose seule, tandis qu'une autre resterait à faire; il faut demeurer debout, je le répète, quand la victoire est remportée. Il est des choses qu'on renverse, et qui se relèvent après : si nous n'étions pas inébranlables, cela ne manquerait pas d'arriver. Elles gisent à terre tant que nous sommes debout : pourvu que nous ne soyons pas ballottés nous-mêmes, l'ennemi ne se redressera pas. Revêtons-nous donc de la divine armure.

4. Voyez comme il a chassé toute frayeur. Dès qu'il est possible que nous renversions tout en demeurant inébranlables, pourquoi fuirions-nous le combat ? Demeurez fermes. Frappez avec vigueur, et vous aurez la victoire. Ne vous étonnez pas, du reste, qu'il vous ait présenté les forces des ennemis sous un jour aussi formidable; ce recensement ne doit pas vous inspirer la peur et la faiblesse, mais plutôt secouez votre apathie. «Pour que vous puissiez au jour mauvais résister avec force.» Le temps même est un motif de consolation. Ce n'est qu'un moment rapide; raison de plus pour se tenir debout : ne succombez pas à la fatigue après avoir porté de grands coups. Si nous devons soutenir une pareille guerre, assister à de si rudes combats, si nous avons à faire aux puissances incorporelles, aux esprits pervers qui gouvernent ce monde, comment, dites-moi, vous livrez-vous aux délices et même à la dissolution ? Désarmés pourrions-nous remporter la victoire ? Que chacun se le dise chaque jour, lorsqu'il est dominé par la colère, par la cupidité, par le désir d'une vie molle, sans but et sans utilité. Écoutez de nouveau le bienheureux Apôtre : «Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais bien contre les principautés et les puissances.» Cette guerre offre de tout autres difficultés que les guerres matérielles, ce sont de plus effrayants combats. Songez depuis combien de temps l'ennemi lutte, et pour quel résultat; vous vous tiendrez mieux sur vos gardes. – Assurément, me dira-t-on; mais n'eût-il pas mieux valu que le diable n'existât pas ? Tout le monde alors serait sauvé. – Voilà bien ce que vont redisant quelques lâches. Quand tu devrais te réjouir, ô homme, de pouvoir vaincre cet ennemi, si tu le veux, tu t'affliges d'avoir à le combattre, et tu répètes les propos d'un soldat sans courage et plein d'apathie. Tu sais désormais comment on saisit l'adversaire : il faut porter de toute part un regard attentif, et ne pas se découvrir soi-même. Le diable ne marche pas seul contre nous, il est suivi de ses légions. – Et comment triompherons-nous des ténèbres ? me demandera-t-on. – En devenant lumière. – Et des esprits pervers ? – En devenant bons vous-mêmes. – La bonté détruit la perversité, la lumière chasse les ténèbres : nous serons comme absorbés, étant nous-mêmes ténèbres. Le moyen de nous élever au-dessus de nos ennemis, c'est de devenir par un effort de notre volonté ce qu'ils sont en vertu de leur nature, dégagés de la chair et du sang. Tel est le vrai moyen de les vaincre.

Comme les disciples étaient nécessairement persécutés par les hommes, l'Apôtre leur dit : N'allez pas croire que la guerre nous soit faite par eux; ce sont les démons qui les poussent : voilà les vrais belligérants, ceux avec qui nous sommes aux prises. Ce langage produit un double effet : d'exciter le courage et d'en assurer la direction. – Et d'où vient que nous avons à lutter contre de tels adversaires ? – C'est que nous avons la grâce de l'esprit pour auxiliaire invincible, et que nous avons appris l'art des combats de telle sorte qu'il ne s'applique pas aux hommes, mais uniquement aux démons. Si nous le voulions bien, nous n'aurions pas même à combattre; la lutte existe parce que nous la voulons; car la puissance de celui qui habite en nous est si grande qu'il a pu dire : « Voici que je vous ai donné la faculté

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, toutes les forces de l'ennemi.» (Lc 10,19) Il nous a laissés complètement libres de lutter ou de ne pas lutter; si nous sommes encore en lutte, c'est parce que nous manquons de résolution. Que Paul fût au-dessus de cette nécessité, lui-même vous le déclare : «Qui nous séparera de la charité du Christ ? La tribulation ou l'angoisse, la faim ou la nudité, le péril ou le glaive ?» (Rom 8,35) Ecoutez encore ce qu'il dit plus loin : «Dieu brisera vite Satan sous vos pieds.» (Ibid., 16,20) Il avait l'empire sur lui; et c'est pour cela qu'un apôtre disait : «Je l'ordonne au nom du Seigneur Jésus de sortir de cette femme.» (Ac 16,18) Vous ne voyez pas là de combat; tant que le combat dure on n'est pas vainqueur, et quand on est vainqueur le combat cesse. Le Christ tenait le diable en sa puissance et l'avait réduit en captivité. Pierre non plus ne luttait pas avec le diable; il faisait mieux que de combattre, il agissait. Parmi les fidèles, parmi ceux qui n'avaient aucune autorité, parmi les catéchumènes même, beaucoup lui commandaient sans effort. De là cette parole du bienheureux Paul : «Nous n'ignorons pas ses desseins.» (II Cor 2,11) De là aussi l'étonnante domination qu'il exerçait sur lui.

Ecoutez-le disant encore : «Vous ne devez pas être surpris que ses ministres se transforment en ministres de justice.» (Ibid., 11,15) Il connaissait toutes ces ruses de guerre et rien ne lui demeurait caché. «Le mystère de l'iniquité, dit-il ailleurs, travaille déjà.» (II Th 2,7) C'est contre nous que la lutte est engagée. Ecoutez de nouveau l'Apôtre : «Je suis certain que ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, que pas une créature quelconque ne pourra nous séparer de l'amour du Christ.» (Rom 8,38-39) Non pas du Christ, remarquez-le bien, mais «de l'amour du Christ.» Beaucoup ont des liens avec le Christ, et ne l'aiment pas. N'espérez point m'engager à le renier; car vous ne parviendrez pas même à me le faire moins aimer. Si les puissances supérieures n'eussent jamais eu ce pouvoir, quel autre l'eût changé ? En s'exprimant de la sorte, il n'entend certes pas leur attribuer cette intention; c'est une simple hypothèse. «Je suis certain,» a-t-il dit. Il ne lutte donc pas; seulement il redoute les surprises. Lui-même s'en explique ainsi : «Je crains que, comme le serpent séduisit Eve par son astuce, il ne pervertisse aussi vos sentiments, en les faisant déchoir de cette simplicité qui est dans le Christ.» (II Cor 11,3) – Il craint pour les autres, m'objecterez-vous. – Eh bien, il use de la même expression à son propre sujet : «Je crains qu'après avoir annoncé l'Évangile aux autres, je ne sois peut-être moi-même réprouvé.» (I Cor 9,27) Et comment alors avez-vous une telle certitude que personne ne vous vaincra ?

5. Il est visible que c'est ici le langage de la réserve et de l'humilité. Déjà cet homme avait conquis le ciel; entendez-le dire : «Je ne me sens coupable de rien;» (I Cor 4,4) et puis : «J'ai consommé ma course.» (II Tim 4,7) Aussi le diable cherchait-il à l'entraver, non pour lui-même, mais pour les disciples. Et la raison ? C'est que ceux-là se trouvaient en son pouvoir, et n'avaient plus en quelque sorte leur libre arbitre. De ce côté donc il est le maître, et non seulement parce qu'il est le plus fort, mais encore à cause de leur négligence et de leur apathie. Si l'Apôtre n'avait pas fait tout ce qui dépendait de lui, soit par indifférence, soit pour tout autre semblable motif, il n'eût pas triomphé du démon. En supposant qu'il eût tout fait pour sa part, eux ne se rendant pas à ses exhortations, ce n'est pas lui qui succomberait, puisque la défaite n'était due qu'à leur désobéissance : dans ce cas, la maladie ne triomphe pas du médecin, elle triomphe du malade, et par la faute de ce dernier. Le médecin ayant tout disposé pour la guérison, et le malade ayant tout gâté, ce n'est pas celui-là qui subit la défaite, c'est celui-ci. Ainsi donc, jamais le diable n'a triomphé de Paul. Du reste, nous avons nous-mêmes cet avantage de pouvoir soutenir le combat. L'Apôtre ne souhaite pas aux Romains cette épreuve, puisqu'il dit : «Dieu brisera vite Satan sous vos pieds.» (Rom 16,20) Voilà le vœu qu'il forme pour les Ephésiens : «A celui qui peut tout faire surabondamment au delà de ce que nous pouvons demander ou comprendre.» (Ep 3,20) Celui qui combat n'est pas encore libre; c'est beaucoup pour lui de ne pas succomber. La victoire est éclatante quand nous en sortons. Supposez que nous sommes aux prises avec une mauvaise passion : c'est une chose admirable de la repousser et de l'éteindre; si cela ne peut pas encore avoir lieu, c'est beaucoup de continuer à combattre et à nous maîtriser. La lutte se terminant de la sorte, nous sommes victorieux.

Ce n'est pas ici comme dans les combats des athlètes : là, si vous n'avez pas terrassé votre adversaire, vous n'avez pas vaincu; ici vous avez la victoire du moment où vous n'êtes pas terrassé. C'est dire que vous avez abattu l'ennemi, si vous n'êtes pas abattu vous-même; et certes rien de plus vrai; car dans la lice l'un et l'autre veulent être vainqueurs; si l'un tombe, l'autre est couronné : ce n'est plus ici la même chose, et pour le diable il s'agit de nous vaincre. Dès que je l'ai frustré de cet espoir, j'ai remporté la victoire; il ne veut pas nous

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

perdre précisément, il veut nous entraîner dans sa perte. Il est donc déjà vaincu, puisque d'avance il est blessé, et blessé à mort. Il n'aspire pas à la couronne, c'est ma perte qu'il poursuit. Ne réunirais-je donc pas à l'abattre, pourvu que je ne succombe pas, me voilà victorieux. Quelle est dès lors la plus belle victoire ? D'aller plus loin et de le fouler aux pieds comme faisait Paul, tenant pour un pur néant toutes les choses présentes. Imitons ce saint, montrons-nous supérieurs aux attaques du diable et ne lui donnons jamais prise sur nous. C'est par les richesses, par les possessions, par la vaine gloire qu'il peut nous saisir; ces choses inspirent l'arrogance, et souvent l'inhumanité. Mais quel besoin avons-nous de combattre, quel besoin d'en venir aux mains ? L'issue du combat est toujours incertaine, vous ne savez si vous serez vainqueur ou vaincu : quand vous foulez aux pieds, vous avez manifestement la victoire. Foulons aux pieds la puissance de l'ennemi, les péchés qu'il nous fait commettre, tous les travers qui s'attachent à la vie, la colère, la concupiscence, la superbe, toutes les passions, afin qu'au sortir de ce monde nous ne soyons pas jugés avoir trahi l'autorité dont Dieu nous avait investis. Nous acquerrons ainsi les biens à venir. Mais, si nous abusons des choses de la terre, qui nous confierait de plus grands trésors ? Dès qu'en les dédaignant nous n'avons pas su rejeter dans la poussière un ennemi qui s'offrait à nos coups, qui ne mérite que le mépris, qui gisait devant nous, comment le Père nous donnera-t-il l'héritage ? Si nous n'avons pas triomphé d'un ennemi déjà vaincu, quel espoir aurons-nous d'entrer dans la maison paternelle ?

Dites-moi, si vous aviez un fils qui, laissant de côté vos serviteurs les plus fidèles, irait se mêler à ceux qui vous ont insulté, que vous avez chassés de votre demeure, et qui désormais passent leur temps à d'ignobles jeux, ne le déshériteriez-vous pas, après avoir vainement essayé de l'arracher à ces habitudes ? Sans nul doute. Nous serons de même déshérités, si nous renonçons à la société des anges, ces fidèles serviteurs que Dieu nous a préposés, et si nous préférons la société du diable. Loin de nous un pareil travers, que pas un n'en soit la victime ! acceptons plutôt le combat, et, remportant la victoire avec le secours d'en haut, nous hériterons tous du royaume céleste. Avez-vous un ennemi, vous a-t-il fait une injure, êtes-vous dans l'exaspération, réunissez tous ces sentiments d'aigreur qui fermentent en vous, et jetez-les à la tête du démon. Ici la colère est un bien, l'indignation une chose utile, le ressentiment une gloire. Autant le souvenir des injures reçues est blâmable à l'égard des hommes, autant il est louable ici. Etes-vous affecté de quelque vice, il faut vous en dépouiller, en vous privant même d'un de vos membres, si vous ne pouvez pas autrement. Quelqu'un vous a-t-il frappé, n'ayez de haine que pour le diable, et ne cessez jamais de le haïr. Ne vous a-t-on pas frappé, il est encore une injure qui doit vous rester sur le cœur, celle qui est faite à votre divin Maître : le diable l'a outragé, il poursuit la ruine de vos frères et ne cesse de les attaquer. Soyez donc toujours son ennemi, n'ayez avec lui ni paix ni trêve. Il sera moins fier alors, plus accessible au mépris, plus facile à vaincre. Si nous sommes implacables à son égard, il ne sera plus aussi terrible; il le redeviendra dès qu'il nous verra faibles : nous devons agir tout autrement envers lui qu'envers nos frères. Il en veut à notre vie, il fait la guerre à notre salut, il s'acharne contre nous et contre lui-même. Ne s'aimant pas, comment pourrait-il nous aimer ? Soyons constamment sous les armes, frappons-le sans pitié; nous avons pour auxiliaire le Seigneur Jésus qui peut nous faire éviter ses pièges et nous rendre dignes des biens à venir. Puissions-nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.